



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS, 1810-**

Chap. XXXVI. Grands événemens dans l'hôtellerie.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78764)

## CHAPITRE XXXVI.

*Grands événemens dans l'hôtellerie.*

LE curé venait de terminer sa lecture , lorsque l'aubergiste , regardant sur la grande route , s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous , la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs ? demanda Cardenio. Quatre hommes à cheval , répondit l'aubergiste , armés de boucliers , de lances , et portant sur le visage des masques noirs : au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc , et voilée ; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile , et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers , qui entrèrent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paraissaient jeunes et bien faits. ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée , et la fit asseoir sur



une chaise peu loin de la chambre où était Cardenio. Tout cela se passait dans un grand silence, sans qu'aucun ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenèrent les chevaux à l'écurie; et le curé les suivit pour s'informer de ce que voulaient dire ces armes, ces masques, cet air de mystère. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paraît être au-dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle, ni ne lui répond : ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion : nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramène de force.

Le curé revint près de Dorothée qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade, lui



offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire à Dorothee : Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes ; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous tromper. Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée ; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant : O Dieu ! serait-il possible ! me la rendriez-vous à la fin ? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti ; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardenio, se mettait au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothee reconnaît Fernand. Cardenio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi ; mais Dorothee est



évanouie. Le barbier, pour la secourir, se hâte d'arracher son voile. Don Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promène des yeux troublés sur Dorothee et Cardenio.

Tous se taisaient; la crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards. Dorothee reprenait ses sens, le curé veillait sur Cardenio, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand : Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même ; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il règne, où il régnera toujours ; délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse ; je bénirai mon trépas, puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer, que Lucinde est morte fidèle.



Fernand l'écoutait en silence , baissant les yeux , fronçant les sourcils , et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler , que Dorothée , faible et pâle , fait un effort , se traîne vers Fernand , et vient tomber à ses genoux.

Ah ! monseigneur , lui dit-elle , vous qui m'avez appelée votre épouse , et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur , ne détournez pas vos regards de moi , daignez reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour , si tendre alors , se faisait un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivais heureuse et paisible dans la maison de mon père ; rien ne manquait à mes souhaits ; j'ai cru vos sermens , monseigneur ; et voyez l'état où je suis ! Je vous aimai ; depuis ce jour , abandonnée de ma famille , méprisée de l'univers , sans appui , sans consolation , je n'ai que vous seul au monde ; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des sermens que vous avez oubliés ; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous-même , et dont je ne doutai pas ; vous m'en avez jugée indigne : il faut bien que sans le savoir , j'aie été coupable



aux yeux de Fernand ; puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagemens les plus saints ; puisque , non content de me condamner à un désespoir éternel , il livre à la honte , à l'opprobre les cheveux blancs de mon père , ma famille , tous mes parens , serviteurs fidèles , depuis tant de siècles , de ses aïeux qui les honoraient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais où voulez - vous que je vive pour expier mon forfait ? Votre mépris m'a fermé tout asile ; je n'en ai plus qu'auprès de vous ; vous êtes le seul , hélas ! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur , la seule erreur de toute ma vie ; souffrez que je sois votre esclave ; je vous le demande à genoux , en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré , par l'honneur , par la religion , de la prendre pour votre épouse ?

Aux derniers mots de Dorothée , tout le monde versait des pleurs ; Fernand lui-même , ému , troublé , ne respirait qu'avec peine ; son visage s'adoucissait , ses mains tremblaient , ses yeux mouillés cessaient de regarder Lu-



cinde. Enfin, la laissant tout-à-coup, il se tourne vers Dorothée; et la relevant avec transport: Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothée; oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci embrassait ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur, et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisait dans ses yeux tout ce qu'éprouvait son âme, le rassurait en pressant ses mains, lui répétait qu'elle était Lucinde, que Lucinde lui était rendue, qu'elle était à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amans; son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux: Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu? Non, non; je vous connais trop bien; je sais démêler mieux que vous tous les sentimens de votre âme fière,



sensible autant qu'impétueuse, passionnée, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne; et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme: vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'Amour seul, hélas! peut encore se plaindre: mais il ne se plaindra point; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguèrent à Fernand achevèrent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté: je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du ser-



ment que je lui fis , et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée ; et se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser ; il va demander pardon à Lucinde , et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Les quatre amans portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé , maître Nicolas , Sancho lui-même , qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son épouse tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde , plein de dépit et de fureur , il avait quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avait disparu de chez ses parens , et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'était retirée dans un couvent situé au milieu de la



campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever :  
suivi de trois de ses amis , il en était venu faci-  
lement à bout ; et le hasard l'avait conduit dans  
cette même hôtellerie où l'amour terminait  
enfin et ses peines et ses erreurs.